

LA MATERNITÉ

DU MÊME AUTEUR

Les Carnets blancs

roman

Seuil, 2010

MATHIEU SIMONET

LA MATERNITÉ

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-108264-7

© Éditions du Seuil, mai 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À Elsa Huisman, Maëlys, Jean et Éric de Poulpiquet,
qui ont perdu leur mère en juillet 2009.*

Samedi 3 septembre 1994. Dans l'après-midi, maman m'appelle. Elle aimerait que je passe la voir : « C'est important, j'ai une nouvelle à t'annoncer. » Je saute dans un taxi. Elle a préparé deux kirs.

« Tu sais sans doute pourquoi je t'ai demandé de venir.

– Non.

– Tu n'as rien remarqué ?

– Non...

– menteur... [*Maman trempe ses lèvres dans son kir*]...

Je pars en cure de désintoxication.

– Pourquoi ?

– Parce que je suis alcoolique. Ça fait des années que tu me le reproches. Alors ne prends pas cet air étonné.

– Tu es alcoolique ?

– Tu n'as jamais remarqué qu'il y avait une bouteille de vin sous ma table de nuit ?

– Non.

– menteur. Quand tu venais m'embrasser, tu regardais toujours le niveau de la bouteille posée à côté de mon lit.

- Maman, je n’ai jamais remarqué qu’il y avait une bouteille de vin dans ta chambre.
- Alors tu ne t’intéresses pas à moi.
- Je ne t’ai jamais vu saoule. Sauf une fois...
- Ce n’est pas parce qu’on supporte bien l’alcool qu’on n’est pas alcoolique... Depuis quelques années, l’alcool me sert de somnifère. Ça m’abrutit. Tout à l’heure, Y est venue déjeuner à la maison. C’est elle qui m’a parlé de cette cure. Ça dure un mois. Le plus dur, ça a été de prendre la décision, de me dire : “Voilà, je suis une poivrote, maintenant tu te prends en main” ; ça fait vingt ans que je n’ose pas en parler. »

En septembre 1994, j’avais vingt-deux ans, j’étais étudiant en droit, je venais de terminer mon deuxième roman (non publié), *Le Livre ouvert*. Maman m’a dit : « Pendant cette cure, je vais écrire un journal. Je te le donnerai. Et tu pourras en faire ce que tu veux. Écrire un roman. Une histoire. »

Et, effectivement, maman a écrit son journal. Sur un grand cahier bleu. Je l’ai lu trois fois. À son retour de cure (j’avais alors commencé un roman. Un des trente romans que je n’ai pas finis ; ça s’appelait *Le Vin de Victoire* – maman aurait dû s’appeler Victoire, mais elle est née la veille du 8 mai ; ses parents l’ont appelée Pascale) ; une deuxième fois, dans un café, en 2008, je venais de

retrouver par hasard ce cahier, je savais que maman allait bientôt mourir ; Baptiste (mon amoureux) m'a retrouvé en larmes, place Gambetta. Et une troisième fois, ce matin, le 10 septembre 2010 (entre-temps, maman est morte).

Le 20 septembre 1994, un « accompagnateur » a sonné à sa porte. Il l'a emmenée gare d'Austerlitz. Sans lui, maman écrit qu'elle se serait dégonflée sur le quai. Arrivée dans son compartiment, maman a enlevé ses dents. Elle est allée au wagon-bar. Ils étaient en rupture de stock. Gare de Cahors, elle a négocié un dernier kir, et encore un kir, et encore un kir. Un taxi les attendait. Les trois premiers jours, maman était dans les vapes. On lui donnait des cachets pour éviter les crises d'épilepsie. On lui faisait des « piqûres chauffantes de sulfate de magnésium ». Pendant son séjour, maman lit *Le Livre ouvert*. Elle le fait lire aux autres. Ils sont neuf à participer à cette cure. L'une raconte qu'elle a été victime d'un inceste. Le dernier jour, maman écrit : « Je repense à mon enfance. Un jour, j'étais à la campagne, je ne sais pas pourquoi, chez une bonne, je crois. Fanny et moi étions souvent habillées pareil, elle en bleu, moi en rouge. En me promenant dans la campagne, je me suis tout à coup jetée dans une flaque de boue. J'avais vu une vache et croyais que c'était un taureau. »

En 1995, je suis entré à l'École de formation au Barreau. En 1996, j'ai prêté serment. En 1997, j'ai été le curateur

de mon père. En 1998, je suis parti vivre à Londres pour écrire. En 1999, maman s'est réconciliée avec sa mère (elles ne s'étaient pas vues depuis dix ans) ; ensemble, elles sont parties à Cannes où ma grand-mère possédait un appartement, qui était resté vide pendant quelques années. Sur place, maman a senti une douleur au sein. Elle avait un cancer.

Au début de l'an 2000, j'ai pris rendez-vous avec le professeur qui s'occupait d'elle. Le cancer de maman ne comportait pas de difficulté particulière « sur le plan médical ». Ces mots avaient été prononcés d'une façon particulière. J'ai répondu « Mais... », et elle a enchaîné « ... Mais votre mère a visiblement un problème psychologique. Elle insulte – et quand je dis *insulter*, je suis polie – le personnel. Elle refuse son cathéter (le petit boîtier, posé sous sa peau, par lequel les produits de la chimiothérapie sont injectés). Elle nous ment. Je crois qu'elle s'est arraché elle-même son cathéter. Je ne sais pas avec quoi, peut-être un ciseau. » L'image de maman qui, avec des ciseaux, s'arracherait la peau au-dessus du sein me traverse les yeux. Et me fait mal. Physiquement. Je pense à ses dents ; il y a dix ans, maman a eu une maladie des os, de la mâchoire. Il a fallu lui enlever toutes ses dents. Elle a maintenant un dentier qu'elle ne supporte pas, qui la fait vomir. C'est pour cela, entre autres, qu'elle ne veut plus sortir. Elle ne veut pas mettre de colle pour que son dentier tienne (après chaque dîner, les rares dîners où elle

m'accompagne, en général chez ses sœurs, maman, sitôt dans l'ascenseur, met sa main dans sa bouche, grimace, comme si elle allait vomir, se cache, se retourne pour que je ne la voie pas, et enlève son dentier). Je raconte au professeur que maman refuse les corps étrangers. Je lui parle de Dad, mon grand-père, qui est mort d'un cancer. Et je raconte l'histoire de maman en quelques minutes. Son milieu bourgeois, dans lequel elle ne s'est jamais sentie à l'aise. Son premier mari, quand elle avait dix-neuf ans, qui était homosexuel et qui, deux mois après le mariage, lui a demandé de quitter le domicile conjugal. Mon père, rencontré sur un bateau qui, deux mois après ma naissance, est parti au Pérou et en est revenu fou. Interné à Sainte-Anne. En racontant l'histoire de maman, j'ai envie de pleurer. Et je la vois avec ses ciseaux en triangle, se couper la peau pour enlever de force son cathéter. Le professeur m'écoute attentivement :

- « Et aujourd'hui, votre mère s'est remariée ?
- Non, maman n'a plus personne.
- Et vous, vous êtes proche d'elle ?
- Oui, je l'appelle deux fois par jour.
- Ah, ça, c'est embêtant... »

À l'époque, je passais par la rue Y pour rejoindre le cabinet d'avocats dans lequel j'étais collaborateur. Dans un coin de cette rue, plusieurs fois, je m'étais arrêté pour pleurer. Certes, je savais qu'on ne mourait pas d'un cancer du sein (je savais en tout cas qu'on pouvait en guérir)

mais, pour la première fois, la mort de maman devenait possible. Une hypothèse parmi d'autres.

En 2001, les médecins sont devenus confiants.

En 2002, son cancer était guéri.

27 septembre 2002. Aujourd'hui, je propose à maman d'écrire un roman. L'idée m'est venue dans la nuit, vers trois heures du matin. Y et moi avions discuté tard ; je n'avais pas réussi à trouver le sommeil. Écrire avec maman. La faire écrire sur sa vie et en puiser ou en tirer ce que je veux. Je tourne de plus en plus dans mon lit. L'idée m'excite. Écrire avec maman. La faire écrire. Écrire sur maman. Ce matin, je l'appelle. Je lui parle de mon projet : « Tu pourrais écrire sur ta vie. Commencer à l'époque où tu étais petite. » Maman m'écoute : « C'est drôle que tu me proposes ça ; ça fait quelques semaines que je veux justement écrire. Raconter l'après-cancer, l'après-maladie. Qui est plus dur que la maladie elle-même. Parce que tout à coup, plus personne ne s'occupe de toi. » Un peu plus tard dans la journée, elle m'appelle : « Mathieu, ça y est, je t'ai envoyé un premier texte. » Elle s'est mise à écrire un quart d'heure après que je lui ai proposé mon idée. Entre-temps, j'ai appelé papa. Le faire également écrire, sur lui, pas sur ses mythes, me plairait.

Mais il refuse (« Ce serait trop douloureux »). Maman me dit qu'elle est « partie du début alors qu'elle pensait partir de la fin ». Je rentre au cabinet. Je lis son texte sur l'écran. Mélange d'émotions. Des souvenirs reviennent à la surface. Des souvenirs dont elle parle, et des souvenirs dont elle ne parle pas mais qui ressurgissent comme s'ils étaient cachés derrière une armoire, comme si le texte de maman était une armoire qu'elle aurait déplacée.

Dans ce premier texte, maman raconte qu'elle était à Cannes, il y a deux ans, chez sa mère. Elle l'aidait à déménager (c'était quelques semaines après leur réconciliation). Maman portait un carton ; elle a ressenti une douleur, comme un coup de poignard, au sein gauche. Elle est allée voir un médecin. Elle avait un kyste. Il se pouvait que ce ne soit pas grave. Pour le savoir, il fallait l'enlever. Si le kyste était malin, si elle avait un cancer du sein, on lui enlèverait les ganglions sous les bras. Il y a eu une opération. En se réveillant, maman a demandé si on les lui avait enlevés. Une infirmière a répondu que oui. Maman a commencé à pleurer.

Je n'ai jamais vu maman pleurer. Dans son premier texte, elle écrit qu'elle ne pouvait pas retenir ses larmes. Que ses pleurs étaient silencieux, incontrôlables. Très longs. Je touche du doigt des zones d'intimité auxquelles je n'avais pas songé.

Maman avait demandé une chambre seule. Il n'y en avait plus. Elle partageait sa chambre avec une autre femme, qui – elle aussi – aurait voulu être seule. Elles se faisaient la gueule. Après l'opération, maman est revenue en larmes (elle venait d'apprendre qu'on lui avait enlevé les ganglions sous les bras) ; l'autre femme était avec son mari. Ils se sont tus lorsque maman est entrée. Ils ont cessé de parler. Maman pleurait de plus en plus fort. Ils la laissaient pleurer, ne la dérangent pas. Un peu plus tard, maman est allée dans le couloir pour fumer une cigarette. Une infirmière lui a fait une réflexion : « Vous ne devriez pas fumer. » Maman s'en foutait :

« Je vais garder longtemps mon goutte-à-goutte ?

– Non. C'est juste du glucose, pour éviter une déshydratation.

– C'est vrai ? »

Maman a extrait l'aiguille de son bras ; le sang a giclé. L'infirmière gueulait. « J'en avais rien à foutre. J'étais redevenue comme avant. Je n'avais plus peur de rien. »

En tout, maman m'a écrit dix-neuf textes.

Dans le dernier, elle raconte qu'elle avait emmené mon frère aux urgences en 1976 ; Quentin avait un an, il venait de faire son deuxième coma. Le médecin était arrivé cinq heures plus tard : maman l'avait insulté. Il avait essayé de la calmer : « Madame, en médecine, l'urgence n'existe pas. Soit c'est trop tard, soit ce n'est pas une urgence. » Elle écrit : « Je l'aurais bouffé ce connard, et la même haine montait vis-à-vis de ce connard de chirurgien qui m'avait en main pour la troisième fois en moins d'un mois. (Connard.) »

Après m'avoir envoyé ce texte, maman m'a prévenu : « Bientôt j'attaquerai une partie plus difficile à lire. Pour l'instant c'est technique, presque indolore. Bientôt je parlerai de l'*après-cancer*. »

Finalement, maman ne m'a jamais envoyé de texte sur son « après-cancer ». La maladie a été plus rapide que l'écriture : fin 2002, son sein gauche a fondu d'un coup.

Maman : « Il est tombé dans mon ventre. »

Le médecin : « Non, votre sein gauche a vieilli prématurément. »

Maman : « S'ils me proposent l'ablation, je leur demanderai de couper le sein droit aussi. Ça fera plus équilibré. »

Le médecin : « Non, vous n'avez plus de cancer du sein. »

Début 2003, maman a eu des douleurs dans le dos. Elle est allée faire des radios. On lui a diagnostiqué une côte cassée. Maman n'y croyait pas.

On a pris rendez-vous avec le professeur qui s'était occupée d'elle, deux ans plus tôt. Mes tantes, maman et moi étions en rang. Le professeur n'a pas prononcé le mot « cancer » ; elle savait qu'on avait compris. Elle a parlé des traitements de chimiothérapie. J'avais peur de pleurer. Maman me souriait en me faisant des clins d'œil.

Je suis retourné voir le professeur avec la sœur aînée de maman.

« Quel est son pourcentage de guérison ?

– Aucun. Votre mère ne guérira pas. »

Fanny se lève de la chaise. Je pleure devant tout le monde. Fanny m'enlace, je m'accroche à elle. Elle aussi sanglote. Le professeur nous regarde en silence, de ses yeux bleus.

« Elle peut vivre combien de temps ?

– C'est difficile à dire. »

J'insiste.

« Je ne sais pas... Quatre ans peut-être. »

En mai 2003, maman a commencé une nouvelle chimiothérapie. Son cancer du sein avait migré sur les os. Elle connaissait les effets du traitement, notamment la perte des cheveux, quinze jours plus tard. Maman était angoissée, elle savait qu'elle deviendrait chauve en quelques heures ; elle avait peur que le processus s'enclenche pendant son voyage en train (on devait, deux semaines plus tard justement, aller à Montpellier, voir un médecin spécialisé dans les effets secondaires des chimios). Je l'ai rassurée : « S'ils ne sont pas tombés la veille du départ, je te les raserai. »

10 mai 2003. La chimiothérapie commence à faire effet. Diarrhées, vomissements. Fanny lui conseille d'appeler l'hôpital. Maman ne veut pas. Elle a peur de se faire hospitaliser.

15 mai 2003. Maman n'arrive plus à manger. Elle vomit tout ce qu'elle mange, y compris ses médicaments. Elle essaye de garder le plus longtemps possible les médicaments dans son ventre avant de les recracher, pour qu'ils fassent effet.

Pendant six mois, maman a perdu un kilo par semaine. En octobre 2003, elle était tellement faible que le professeur a préféré suspendre les traitements. Je suis revenu à la charge :

« J'aimerais que tu m'écrives tes souvenirs, et écrire dessus.

– Il faut d'abord que je grossisse. »

En mars 2004, elle était redevenue « grosse » ; elle m'a dit qu'elle était prête.

21 mars 2004. Déjeuner avec maman. Ses mains tremblent. Elle a une maladie des nerfs liée à l'alcool et à la chimiothérapie. Elle m'offre des sucettes de La Baule, comme celles qu'elle mangeait enfant.

Maman m'envoie un premier texte.

Elle a été élevée chez les bonnes sœurs. Elle se faisait virer de tous les pensionnats. À chaque fois, son grand-oncle, Monseigneur Y, la pistonnait pour entrer dans une nouvelle école. À dix-huit ans, ses parents, pour la punir, lui ont demandé de trouver un travail. Maman a acheté

Le Figaro et a répondu à une petite annonce : « Étude de notaires cherche jeune fille pour s'occuper de son appareil reproducteur. » Dans cette étude, maman est tombée amoureuse d'un notaire, qui avait presque trente ans, aux cheveux poivre et sel. Le jour de la galette des rois, maman a eu la fève. Elle a demandé au jeune notaire s'il voulait être son roi. Un mois plus tard, il l'a invitée au restaurant. Ils ont beaucoup bu, ils ont fait la tournée des bars, et ils sont devenus amants. Pendant quelques mois, ils ont pris l'habitude de boire, de brûler des pouelles, de voler le contenu des boîtes à gants des voitures.

J'étire mon bras gauche en bâillant. « Ça me fait rire quand tu fais ça. Ça me rappelle quand tu étais bébé. Ton poing arrivait à ton oreille. »

Ils dévalisaient des kiosques à journaux ; celui place de l'Opéra était leur préféré. Ils l'ont cambriolé trois ou quatre fois, pour rien. Ils volaient aussi les plantes des immeubles. Mettaient des mains aux fesses aux passants. Et ils buvaient. De la vodka au petit déjeuner. Maman est tombée enceinte. Le notaire lui a demandé d'avorter. Elle a dit oui. À l'époque, c'était interdit. Maman avait peur de disparaître dans un réseau de traites des Blanches. Il y avait des aiguilles. Elle est partie le matin de chez ses parents. Elle est revenue le soir. Le notaire lui a dit qu'elle avait été courageuse ; il lui a proposé de

l'épouser. Maman a cessé de travailler. Ils se sont fiancés. J'ai des photos de maman de cette époque. Ses airs de femme-enfant, de Barbara, d'air buté.

En 1967, ils se sont mariés ; ils sont partis en voyage de noces au Maroc. D'abord chez un de mes grands-oncles, qui avait une plantation d'orangers, puis au Mammounia, à Marrakech. Là, le jeune notaire a rencontré un jardinier, qui est devenu son amant. Maman est devenue hystérique. Il lui a proposé de prendre des maîtresses. Maman ne comprenait pas. Il ne voulait plus la toucher.

À leur retour en France, ils ont vécu un mois ensemble. Maman s'ennuyait dans l'appartement. Elle essayait de temps en temps de faire le ménage. Elle prenait un balai et cachait la poussière, les pépins de pomme, les plumes, sous un tapis. Le notaire croyait qu'elle le faisait exprès. Maman répondait qu'elle ne savait pas comment faire ; elle n'avait pas appris.

En novembre 1967, le notaire lui a trouvé un appartement, avenue de la Bourdonnais, à quelques centaines de mètres du leur. Il lui a proposé de faire un break de six mois. Il lui enverrait de l'argent. Il fallait qu'elle ne dise rien à personne.

